

Boston, Massachusetts - 1967

Ça s'était passé un matin de juin où il avait décidé de laisser pour une fois sa Dodge *Charger* au garage, et de partir à pied à son bureau qui se situait dans un immeuble du vieux Boston près de l'Old State House – il n'avait aucun rendez-vous et pourrait mettre tout le temps qu'il voulait, à muser pourquoi pas. Il s'était arrêté au Jerry's Corner pour prendre un solide petit déjeuner. Tout en mangeant de bel appétit ses œufs brouillés et ses muffins grillés à point, il avait parcouru le *Boston Globe* qu'il avait acheté en passant au distributeur, s'attardant particulièrement sur un article qui rendait compte de l'arrêt *Loving c. Virginia* qui venait de déclarer anticonstitutionnelle la loi de l'État de Virginie qui interdisait les mariages entre personnes de races blanche et noire. Cela le réconforta, après ce qui s'était passé le mois précédent à Houston et Nashville avec des émeutes raciales qui avaient fait plus de trois cents victimes.

Quand il sortit, il s'engagea tout de suite dans Pearl Street, puis hésita sur le trajet qu'il allait en-

suite emprunter. Il faisait doux, une vingtaine de degrés, on était aux portes de l'été et se balader était du pain bénit. Il s'engouffra finalement dans une large artère parallèle peu fréquentée à cette heure de la journée et agréablement arborée. Il n'avait pas fait cent mètres, qu'une camionnette vert bouteille ralentit pour se retrouver à son niveau puis freina brusquement. Tout se passa si vite et il fut si surpris qu'il ne put même entrevoir le visage de ses assaillants : la portière latérale s'ouvrit et il fut embarqué à l'intérieur en un clin d'œil par deux types qui lui mirent un large ruban adhésif sur la bouche et un bandeau sur les yeux. Il essaya vaguement de se débattre mais il tremblait de peur. On lui ligota les chevilles et les poignets derrière le dos, et alors que la camionnette prenait de la vitesse, il reçut un coup derrière le crâne qui lui fit perdre connaissance.

Quand il revint à lui, il était allongé sur le sol, à même un mince matelas de mousse dans ce qui ressemblait à une cellule éclairée *a giorno*. Il était nu sous un informe pyjama de toile écru aussi rugueuse que celle servant à rassembler les pommes de terre, sa chaîne et sa chevalière en or ainsi que son bracelet-montre lui avaient été confisqués. Sa tête était lourde, il y voyait flou par saccades. Il sentit quelque chose à son bras gauche : il retroussa sa manche et vit une compresse de coton retenue par

un sparadrap. Que lui avait-on injecté ? Où était-il ? Qu'avait-il fait ? Ou pensé trop haut ? D'accord, c'était un *libéral*, il avait des amis noirs et était pour les droits civiques et les étudiants qui, partout sur les campus universitaires du pays, organisaient un chaos contestataire qui prenait de l'ampleur... Mais il n'avait jamais participé à une manifestation ! Alors, étaient-ce les Fédéraux qui l'avaient... ?

Mais il oublia vite ses interrogations, car une porte s'ouvrit, une lumière forte l'éblouit et deux gars costauds – les mêmes que précédemment ? – s'emparèrent de lui et se mirent à le frapper durement, à coups de poing dans le foie, l'estomac, les reins et le crâne. Il hurla son innocence, supplia sous la souffrance qui allait *crescendo*, mais ils n'ouvrirent pas une seule fois la bouche. Ils ne le laissèrent en paix que lorsqu'il sombra à nouveau dans l'inconscience.

– Voyons Mr Matthews... Réfléchissez bien. Qu'en avez-vous fait ? Nous avons fouillé votre appartement, visité votre coffre...

Willard Matthews n'en pouvait plus. Il ne savait pas depuis combien de temps il était là. Sans doute pas plus de deux jours. Mais il avait perdu toute notion, avec les coups et les injections, et il ne savait plus si on était le matin, l'après-midi, le soir, la nuit. Il n'y avait pas de fenêtres, aucune horloge accro-

chée aux murs blancs, et ceux qui venaient à tour de rôle l'interroger avaient tous les poignets nus.

– Mon coffre... murmura-t-il. (Il songea à son Mosler Cie qu'il venait juste d'acquérir et dans lequel il avait mis les bijoux légués par sa mère, quelques titres, des documents officiels.) Si vous parlez de la malle que m'a laissée mon ex-femme, je n'ai rien conservé. Je ne me souviens pas de ce...

– Nous savons que votre femme vous l'a laissée. (Un moment de silence.) Réfléchissez, Mr Matthews.

Il se gratta la tête, sentit sous ses doigts ses cheveux sales et gras. Sa langue était aussi sèche qu'une lanière de cuir, il avait du mal à articuler. Qu'aurait-il donné pour un grand verre d'eau.

Il eut enfin une illumination. Qui allait enfin le sortir de cette horreur ?

– Vous parlez de ce... ?

– Oui.

Il ferma les yeux en se tenant le front.

– Si c'est ça... je ne l'ai pas conservé. De toute façon, je ne comprends pas le français... C'est à ma femme, pas à moi. C'est à elle, elle est d'origine française. Elle a hérité ces choses de sa mère, ou de sa grand-mère.

– Nous avons tout le temps devant nous, Mr Matthews, laissa tomber l'homme à la voix dure dont la silhouette se découpait en contre-jour, empêchant la distinction des traits de son visage.